Chronique

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **34 (1997)**

Heft 1325

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Urgences

Histoire d'une vieille dame fragile et immortelle

Contrairement à ma mère qui a le même âge, Madame S. est immortelle. Cette vieille amie n'a pas changé depuis trente ans. Le cheveu sage, l'œil pastel, le chemisier boutonné serré, en imperméable ou en loden marine, elle arpente les rues d'un petit pas mesuré. Sa serviette de cuir toujours remplie de livres et de coupures de journaux rappelle qu'elle fut institutrice avant de suivre son mari autour du globe. De son verbe précis et économe, elle décrit leurs exils successifs; Inde, Siam, Indonésie, Philippines, Iran, ses récits tiennent de l'épure plus que de la sanguine. C'est que Madame S. est vaudoise jusque dans ses fibres. Ses enthousiasmes sont corsetés par la pudeur. Sa discrétion confine à l'effacement. Le « je » lui coûte autant qu'un gros mot.

Son bras est léger comme un biscuit

Ainsi, quand elle est malade, elle se terre et n'avertit personne. C'est avec un mois de retard qu'elle m'avoue son dernier séjour à l'hôpital. Au téléphone, je m'inquiète: veuve, Madame S. n'a pas de retraite décente, se débrouille avec son minimum AVS et quelques sous qu'elle a mis de côté. Elle me rassure. La chambre commune ne lui a pas pesé, bien au contraire. Le personnel est charmant, efficace, elle me racontera, elle se réjouit de me revoir à l'endroit habituel.

Lausanne, lundi midi. Un soleil glacial fige la place Saint-François dans une pose touristique. Du haut de l'escalator, je l'aperçois sous le porche de l'église, amaigrie, courbée sur sa serviette. Je l'appelle, elle ne m'entend pas, absorbée et absente à la fois. Je m'approche, la salue, elle se réveille enfin, s'excuse, elle ne se sent pas bien, des vertiges depuis ce matin, un bon repas et il n'y paraîtra plus, alors allons-y. Son bras est léger comme un biscuit.

Au restaurant thaïlandais, Madame S. a repris des couleurs. Devant son dessert à la noix de coco, elle parle de sa convalescence dans un EMS, hôtel Belle Époque transformé en mouroir d'altitude. Paysage féerique, vaste parc, les Alpes en toile et le lac en miroir de fond, Madame S. a marché des heures dans la campagne pour échapper à des compagnes de chambrée assommées d'ennui et de neuroleptiques. A les évoquer, elle blêmit soudain, et oppressée, tangue sur sa chaise. Je m'affole, elle me supplie, pas l'ambulance, juste un taxi!

Dans le couloir, les lits font la queue comme au supermarché

CHUV, entrée des urgences. La porte à peine franchie, Madame S. lâche ma main et s'avance bien droite vers le comptoir. Elle est en terrain connu. D'une voix raffermie, elle énumère ses symptômes à la réceptionniste qui se précipite et nous installe dans un bureau minuscule. S'y succèdent l'infirmière et ses questions pointues, le jeune homme et son ordinateur. En cinq minutes, la cliente A.S. est fichée, signalée, enregistrée «assurée de base-chambre commune, sexe féminin, tranche d'âge 70-80, grosse consommatrice de soins», et transférée par ascenseur à l'étage sur un fauteuil roulant. D'un coup, son corps a cédé. Tassé, livré, bientôt mécanisé, il ne lui appartient plus.

Dans le couloir, des lits font la queue comme un samedi au supermarché. Un homme geint doucement, un autre taquine une infirmière, une vieillarde divague. Devant un lavabo, le personnel bourdonne, s'affaire en cercles concentriques. À ma gauche, une rangée de boxes d'examen de A à K, drôles de cabines d'essayage marquées de lettres. Un rideau grince sur sa tringle, et Madame S. disparaît, happée par le G. « Revenez dans une heure », me conseille-t-on. Je remonte l'alphabet, tourne à droite, m'enfile dans la salle d'attente grande ouverte. Murs nus, table vide, néons vibrants. Effondrée sur sa chaise, tête au plafond, une jeune fille très maquillée, anneau d'argent dans le nez, pleure des larmes de suie sur ses joues de geisha. Je m'assieds.

En face, deux fillettes immobiles, poupées raidies sur le skaï de leur siège. Pupilles de braise, robes violette et rose, collants orange, bandeaux vert pomme, je les devine d'ailleurs, d'un pays où les couleurs s'affichent sans hiérarchie. Adelina, cinq ans, baragouine le français. Leur mère très malade, là-bas, avec beaucoup docteurs. Vichnia, la cadette, suce sa manche, l'œil braqué sur ses bottes. Nous nous taisons. Dehors, l'activité est incessante, les bruits, les langues se superposent. Des couples de stagiaires à étiquettes vont et viennent en devisant, des femmes à gants de caoutchouc traînent des seaux en soupirant, des infirmières claquent leurs talons de bois, s'interpellent d'un seuil à l'autre, s'échangent des chariots cliquetants, rient aux éclats. À l'apparition de leur père, les fillettes se lèvent, s'accrochent à son pantalon. L'homme les rejette brutalement. Sa gourmette et son collier dorés lancent des éclairs. Frénétique, il lisse ses cheveux gominés, bombe le torse, tourne en rond, furieux de ce contretemps. Un médecin tente de lui exposer la situation: sa femme ne se réveille pas, ils font le nécessaire mais il faudrait qu'il collabore, qu'il leur dise quels médicaments elle a avalés. Est-ce qu'elle avait des somnifères à la maison? L'homme hausse les épaules, hèle les fillettes qui s'en vont, tirées par leur col, muettes, soumises.

Pour Madame S. la médecine suisse est la meilleure

Retour au box G. Madame S. percée de tuyaux est raccordée à un écran, inscrite dans le présent numérique, vivante. Tension normale, pouls régulier, l'infarctus a été évité de justesse. On la gardera deux jours sous surveillance. Manque de place, elle passera sa première nuit avec deux hommes. Désagréable mais supportable. Au jeune interne qui l'interrogera sur son parcours de vie, elle racontera les pays aimés, ses voyages à moto dans l'Afghanistan des années soixante. Séduit par sa modestie, par sa grande culture, il la reverra plusieurs fois pour le plaisir. Au moment du départ, Madame S. félicitera tout le service et tout le service la remerciera: des patientes comme elle, on en redemanderait. De retour chez elle, Madame S. dormira tranquille. Quoi qu'il arrive, elle sait qu'ils seront toujours là, des dizaines à l'attendre, à l'accueillir, à la sauver, à la soigner. La médecine suisse est la meilleure du monde, elle en est certaine et cette certitude la rend immortelle.

Anne Rivier